

UNITÉ DE PRODUCTION PRÉSENTE

NINA MEURISSE

CAMILLE

un film de BORIS LOJKINE

avec

FIACRE BINDALA BRUNO TODESCHINI GRÉGOIRE COLIN

Unité de Production *présente*



NINA MEURISSE

CAMILLE

un film de **BORIS LOJKINE**

avec

FIACRE BINDALA BRUNO TODESCHINI GRÉGOIRE COLIN

durée du film : 90 MN

DISTRIBUTION

Pyramide Distribution

01 42 96 01 01

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris

RELATIONS PRESSE

Hassan Guerrar / Julie Braun

01 40 34 22 95

guerrar.contact@gmail.com

AU CINÉMA LE 16 OCTOBRE

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

SYNOPSIS

Jeune photojournaliste éprise d'idéal, Camille part en Centrafrique couvrir la guerre civile qui se prépare. Très vite, elle se passionne pour ce pays et sa jeunesse emportée par la tourmente. Désormais, son destin se jouera là-bas.



À PROPOS DU FILM

par Boris Lojkine



Le 12 mai 2014, Camille Lepage accompagnait un groupe de miliciens anti-balaka sur lesquels elle réalisait un reportage photo. Ils circulaient en moto. Ils sont tombés dans une embuscade dressée par un groupe opposé, les Séléka. Camille a été tuée sur le coup. Elle avait 26 ans.

La carrière de photographe de Camille Lepage n'aura pas été longue : quelques semaines au Caire, en plein printemps arabe, puis un an au Sud Soudan, pendant lequel elle travaille pour l'AFP avant de devenir indépendante et finalement, la Centrafrique où elle a passé un peu moins de huit mois.

Lorsque Camille Lepage arrive à Bangui en octobre 2013, le pays est en train de basculer dans la guerre civile. En mars 2013, la Séléka, une coalition de groupes rebelles majoritairement musulmans, a pris le pouvoir par les armes. Depuis lors, ils multiplient les exactions. Dans la capitale, ils font régner la terreur. Chaque nuit, il y a des pillages, des assassinats. En province, c'est encore pire. Les Séléka brûlent les villages, forçant la population à se réfugier dans la brousse.

En réaction, les villageois forment des milices d'auto-défense, les Anti-balaka, ainsi nommées à cause de leurs gri-gris censés les protéger des balles des kalachnikovs (« anti-balles-AK »).

Le 5 décembre, tout bascule. Les Anti-balaka attaquent Bangui. Ils sont repoussés par les Séléka qui se déchaînent alors contre la population civile. En deux jours ils tuent près de mille personnes. Ces massacres précipitent l'intervention française. Le soir même du 5 décembre, le président Hollande annonce le début de l'opération Sangaris. Les troupes françaises se déploient dans les jours qui suivent... sans parvenir pour autant à arrêter la spirale de violence. Car tandis que les Français désarment et cantonnent les Séléka dans leurs casernes, la

population chrétienne assoiffée de vengeance se retourne contre la communauté musulmane.

Camille Lepage a photographié tout cela. L'irruption de la violence, la tragédie, la folie meurtrière, la mort.

Le 21 décembre, épuisée, elle rentre dans sa famille à Angers passer les fêtes de fin d'année sans pour autant se résoudre à abandonner la Centrafrique.

Elle y revient en février 2014. Alors que tous les journalistes quittent la Centrafrique et que l'attention de la communauté internationale se porte sur d'autres conflits, Camille cherche le moyen de travailler plus en profondeur. Elle essaie notamment de nouer des liens avec les Anti-balaka qu'elle aimerait raconter de l'intérieur. En mai, alors qu'elle est en déplacement dans l'ouest du pays, elle rencontre un jeune chef anti-balaka, Rocka Mokom, qui accepte qu'elle l'accompagne dans ses patrouilles à la frontière du Cameroun, dans une zone que se disputent plusieurs groupes armés. C'est là qu'elle trouvera la mort.

Fin 2016, la France a mis un terme à l'opération Sangaris. Pourtant la paix n'est pas revenue en Centrafrique. Aujourd'hui encore, malgré la présence d'un fort contingent des Nations Unies, environ 80 % du territoire national est contrôlé par des chefs de guerre.

Aujourd'hui, cinq ans après la mort de Camille, l'enquête piétine. Aucune reconstitution des faits n'a été réalisée à ce jour. Le dossier d'instruction un temps perdu à Bangui a été finalement retrouvé, mais la perspective d'un procès reste incertaine. Malgré tout, la famille Lepage continue à se battre pour que l'affaire ne soit pas enterrée et qu'on puisse au moins identifier avec certitude le groupe responsable de l'attaque.

Camille et la Centrafrique

Je ne connaissais pas Camille Lepage. Comme la plupart des gens, j'ai découvert son existence lorsqu'elle est morte. Je me souviens avoir été frappé en découvrant sa photo dans le journal : son visage rieur, ses grosses joues de bébé. Il y avait un contraste saisissant entre ce visage juvénile et les horreurs qui se déroulaient alors dans le pays. D'emblée je me suis senti attiré. Pas par le fait divers mais par elle, Camille, par tout ce que je devinais d'elle.

C'est une fille qui a dû partir au bout du monde pour se trouver. Une fille qui s'intéressait à des populations lointaines, comme moi. Elle était partie faire du photojournalisme, mais elle ne voulait pas être comme ces photographes de guerre qui zappent d'un conflit à l'autre et ne passent dans un pays que le strict minimum de temps pour en rapporter des photos choc. Elle voulait vivre proche des locaux, loin des hôtels internationaux et des belles villas d'expatriés. Pour tout cela, je me sens incroyablement proche d'elle.

Camille n'est pas un biopic au sens ordinaire. Ce n'est pas l'histoire d'une immense artiste. Lorsqu'elle est morte à 26 ans, Camille ne faisait de la photo que depuis deux ans. Elle avait très vite progressé, elle était devenue une bonne photographe, elle commençait à trouver son style. Mais son œuvre était encore à venir. Elle n'a pas eu le temps.

Camille est un récit d'initiation. C'est l'histoire d'une jeune femme idéaliste qui rêve de devenir photojournaliste pour venir en aide à des populations oubliées. Mais en Centrafrique, Camille

se retrouve confrontée à une violence à laquelle elle n'est pas préparée. Comment raconter que des gens se mettent à couper leurs voisins à la machette quand on croit à la bonté de l'humanité ? Comment photographier la folie de la guerre quand on aime les gens ? Plongée au milieu de la crise centrafricaine, Camille s'efforce de continuer à faire son travail sans céder au cynisme. Mais est-ce possible ?

Début 2014, lorsqu'elle revient en Centrafrique, Camille décide de s'intéresser aux Anti-balaka, cette milice populaire ultraviolente, décidée à chasser ou tuer tous les Musulmans de Centrafrique. Les photographes, les téléseigneurs se sont précipités sur eux, aimantés par leur look incroyablement photogénique, les gri-gris, les coiffures de dingues, leur sauvagerie qui cadrerait si bien avec le vieux cliché d'une Afrique « cœur des ténèbres ». Camille au contraire essaie de retrouver chez eux une humanité. Ces jeunes, elle a l'impression de les connaître. Ils sont victimes et bourreaux à la fois. Des égarés. Dans d'autres circonstances, elle aurait pu être amie avec eux.

Retrouver l'humanité des Anti-balaka va devenir sa mission. C'est sa réponse à la violence de la crise centrafricaine. Sa manière de retrouver le sens.

Cette quête, je la trouve admirable.

Camille alors n'est plus la petite Camille, cette photographe débutante un peu naïve que les autres photographes regardent de haut. C'est une femme puissante, déterminée, profonde. Une héroïne

Pour écrire le scénario de *Camille*, j'ai fait un long travail d'enquête. J'ai rencontré tous ses proches, sa famille bien sûr, ses amis, mais aussi tous ceux qui l'ont côtoyée dans le travail. Je suis allé à Perpignan assister à des lectures de portfolio. J'ai fait de longues interviews. J'ai lu. Et bien sûr je suis allé en Centrafrique.

La peur de trahir Camille m'a souvent obsédé. On ne peut pas s'emparer de la vie d'une personne récemment décédée et en faire n'importe quoi. J'ai essayé de trouver ce qui m'apparaissait comme sa vérité. Mais je me suis souvent demandé ce que Camille penserait du film, si elle s'y reconnaissait, si elle l'approuverait.

Il me semblait également crucial de bien raconter les événements de la Centrafrique. Là encore, j'avais le sentiment d'une grande responsabilité. Qui sait s'il y aura d'autres films pour raconter la tragédie centrafricaine ? Des gens sont morts et il me semblait important de respecter leur mémoire. Je ne voulais pas que la Centrafrique dans le film soit un simple décor où évolue notre héroïne française, sans qu'on s'intéresse à ce qui s'y passe. J'aurais trahi Camille Lepage qui a consacré sa vie à faire connaître ce pays. J'ai donc essayé de donner dans le film les clés nécessaires pour permettre au spectateur français de suivre les événements.

Pour incarner les différentes faces du conflit centrafricain, j'ai imaginé trois personnages d'étudiants : Cyril, jeune étudiant rappeur qui deviendra Anti-balaka ; Leila, fille d'un musulman et d'une chrétienne, qui sera assassinée par des miliciens Séléka ; et Abdou, jeune musulman qui sera contraint à l'exil. Bien qu'ils m'aient été inspirés par des personnages réels, ces trois personnages sont

fictifs, tout comme les personnages de journalistes. La vraie Camille Lepage a bien rencontré un jeune étudiant rappeur, Cédric Pidjou, auteur du rap que Cyril chante dans la manifestation anti-Séléka. Mais Cédric n'est jamais devenu Anti-balaka. Et ce n'est pas pour lui que Camille Lepage est revenue en Centrafrique.

Le récit repose sur un mélange de fiction et de réel, mais toujours avec le souci de respecter une triple vérité : la vérité de Camille, la vérité de ce qu'est le métier de photojournaliste et la vérité des événements de Centrafrique au milieu desquels se déroule notre histoire. Par souci de véracité, j'ai demandé à Michael Zumstein qui était à Bangui en décembre 2013 et qui a connu Camille Lepage, de jouer son propre rôle. Il nous a apporté sa connaissance de la photographie et de l'ambiance de l'époque.

Par la fiction j'ai cherché à composer un récit concentré, tendu. J'ai ordonné la vie de Camille pour lui donner le caractère d'une quête de sens qui culmine dans sa relation avec Cyril et sa rencontre avec les Anti-balaka. Ce faisant je raconte ce qui me tient vraiment à cœur : la recherche de l'humanité au milieu de la violence. Mais je n'ai pas pour autant l'impression de mentir ou de tricher avec l'histoire vraie. Camille est vraiment morte en accompagnant les Anti-balaka. Et dans son plus beau projet photographique, consacré à de jeunes miliciens Nuer du Soudan et qu'elle avait intitulé Vanishing Youth, elle écrivait : « Ce qui me surprend chez eux, c'est que malgré les atrocités qu'ils ont dû traverser et fait traverser à d'autres, dans leurs yeux, je peux encore voir de la gentillesse et de l'innocence. » C'est ce même texte que j'ai utilisé pour composer le texte que Camille écrit dans le film sur les Anti-balaka.





Nina Meurisse

Qui d'autre aurait pu jouer Camille ?

Il y a d'abord cette incroyable ressemblance physique entre Nina et Camille, qui m'a frappé tout de suite et qui a troublé jusqu'à la famille Lepage. Nina porte en elle ce mélange de naïveté et de détermination qui est pour moi la définition du personnage. D'un côté elle a ce grand sourire lumineux, ce visage aux pommettes hautes, cette joie enfantine. De l'autre, elle dégage une grande force morale, une véritable intériorité, une profondeur.

J'avais tourné *Hope*, mon premier film de fiction, avec des comédiens non professionnels castés parmi les communautés de migrants. Mon travail avec Nina a été ma première collaboration avec une actrice, et j'avais un peu peur. Peur que Nina reste Nina et ne soit pas Camille. Peur de ne pas retrouver la même vérité que dans *Hope*.

Nina s'est énormément préparée pour le rôle. Elle a beaucoup lu sur Camille, sur la Centrafrique, sur le métier de photojournaliste. Elle s'est mise sérieusement à la photo, elle a pris des cours, elle est allée travailler avec des photographes de l'AFP.

Et puis elle est venue en Centrafrique. Elle avait beau s'y être préparée, elle ne s'attendait pas à cela. Le tournage a été dur pour elle. Physiquement c'était très éprouvant. De longues journées, la chaleur, de nombreuses scènes de foule où elle a été mise à rude épreuve. Et peu d'assistants pour lui rendre les choses plus douces, plus faciles. Ce qu'elle a fait, peu de comédiennes auraient pu le faire.

Moi je ne cessais de lui répéter : « plus dur, plus dur ». Parce que je sais pour l'avoir vécu que dans un pays aussi pauvre que la Centrafrique, on est sans cesse sollicité, sans cesse obligé de négocier, obligé d'expliquer qui on est, ce qu'on fait là. Il faut aller au contact, faire face. On s'endurcit, on se forme une carapace. Cette dureté me semblait la clé de la crédibilité du personnage.

A aucun moment je n'ai eu l'impression de voir une actrice. Et pourtant elle traverse toutes sortes d'états. Elle rit, elle pleure, elle se met en colère, elle est bouleversée. Ces états, Nina les a vraiment traversés. Comme elle aime le dire pour parler de son expérience : « la Centrafrique m'a déplacée. »

Il m'a toujours semblé évident qu'il fallait tourner ce film en République centrafricaine, là où l'histoire s'était déroulée. Tourner ailleurs, alors que Camille avait donné sa vie pour la Centrafrique m'aurait semblé un non-sens.

Le pari peut sembler fou, car la Centrafrique est encore en guerre. Même à Bangui, la capitale, on est souvent réveillé la nuit par des tirs d'armes automatiques. Et l'on n'est jamais totalement à l'abri d'une nouvelle flambée de violence (la dernière, six mois avant le tournage, a paralysé la ville pendant une semaine). Malgré tout j'avais envie d'y croire. J'avais envie de faire ce film avec des gens pour lesquels cette histoire aurait un sens. Et de nourrir le film de tout un réel difficile à reconstituer ailleurs.

En amont du tournage, j'ai monté (avec les Ateliers Varan à Paris et l'Alliance française à Bangui) des ateliers de formation au cinéma documentaire. Dans ce pays quasiment sans cinématographie, dix jeunes centrafricains ont réalisé dix films qui racontent par dix entrées différentes le quotidien de leurs concitoyens. Certains sont magnifiques et ont eu une belle carrière internationale en festivals. Ces dix jeunes sont devenus mes alliés, ils m'ont aidé à comprendre et à m'approprier leur pays. Quand l'heure du tournage est venue, je les ai intégrés à mes équipes, ce qui m'a permis d'avoir une équipe

mixte, mêlant techniciens locaux et européens. Rétrospectivement, je me dis que je n'aurais jamais pu faire le film sans eux, sans cette complicité qui nous unissait avant que commence le tournage.

Au final, le tournage a été beaucoup moins difficile qu'on n'aurait pu le craindre. Les autorités du pays, voyant le travail accompli pour favoriser l'émergence d'un cinéma centrafricain, nous ont aidés sans réserve. Nous avons pu faire ce qui semblait impensable : bloquer des carrefours, organiser des manifestations sur la principale artère de la ville, reconstituer des scènes de violence. Nous avons pu filmer à l'université qui est un lieu incroyablement cinématographique, ou à la morgue de l'hôpital de Bangui, où quelques années auparavant Camille Lepage avait photographié les victimes des tueries. La population n'a jamais été hostile. Les Banguissois se sont prêtés avec enthousiasme à l'aventure, heureux de participer au tournage d'un film de cinéma, mais soucieux aussi de raconter l'histoire de leur pays. La plupart des acteurs et des figurants avaient vécu directement les événements tragiques de 2013. Ils savaient très bien de quoi il était question. Ils avaient envie qu'on le raconte. C'est cela qui a rendu le film possible. Nous nous sommes sentis chez nous. Et le tournage a pu être ce que je rêvais : une magnifique aventure humaine.

Si je devais ramener à un mot ce que j'ai essayé d'imprimer au film en termes de cinéma, je parlerais d'énergie. L'énergie, c'est ce que je ressens très fort chaque fois que je suis en Afrique. Énergie de la foule, énergie de la jeunesse, énergie de la foi dans les églises, énergie de la colère lorsque les choses s'enveniment. Ça pulse.

Je retrouve cette énergie dans les photos de Camille Lepage. Qu'elle photographie les cris des manifestants, la colère des jeunes ou même les larmes des pleureuses, je sens toujours cette même explosion de vie. Je sens que c'est cela qu'elle a cherché à capter.

Une grande partie de mon travail de mise en scène a consisté à retrouver cette énergie. A la susciter, la

canaliser, la capter. Et c'est cela aussi qui a dirigé notre travail à l'image. Avec la chef opératrice Elin Kirschfink (déjà directrice de la photographie de mon film précédent, *Hope*), nous avons cherché une image libre, mobile, qui épouse l'énergie qui court dans les scènes.

Pour aller dans le sens de cette recherche de la vie, j'ai privilégié l'improvisation. A part quelques grandes scènes de dialogues où les mots écrits avaient un sens et un poids bien précis, j'ai constamment déconstruit le scénario pour rouvrir des espaces de liberté et faire exister tout ce qui ne pouvait pas être écrit : les cris des figurants, leur joie terrible de prendre possession de l'espace public. C'est quand tout nous échappait et que nous étions presque submergés que j'avais l'impression de toucher le cinéma que je veux faire.





On voit beaucoup de photos dans le film, toutes sont de Camille Lepage. Elles créent un temps suspendu qui force le regard à se concentrer sur ce qu'on voit. Le même événement raconté par le film ou par les photos donne deux sensations complètement différentes. Filmé, le pillage de la Mosquée Fouh donne des cris, des bousculades, le fracas des tôles. Lorsqu'on le revoit en photos avec Camille le soir dans sa chambrette, le silence se fait. La photographie impose un cadre, et ordonne ainsi le chaos. Dans les photos, l'événement prend un sens et même une étrange beauté.

Voir les photos de Camille nous permet d'entrer dans sa subjectivité. Les photos nous disent ce que Camille regarde et nous montrent comment elle le fait, ce qu'elle cherche, ce qu'elle essaie de raconter. C'est une autre manière d'accompagner l'évolution du personnage. Pour faciliter l'intégration des photos de Camille, j'ai choisi d'adapter le format du film au format des photos de Camille. Nous avons adopté cet inhabituel format de 1.5.

Le film repose sur un tricotage complexe d'images de statuts différents : images de fiction, images d'archives filmées par les télévisions au moment des

événements, photos de Camille Lepage. Photos et images d'archives viennent nous rappeler que ce qu'on est en train de regarder n'est pas que du cinéma. Elles lestent le film du poids de la vérité. Des gens sont morts pour de vrai. J'aimerais qu'elles forcent le spectateur à s'interroger sur ce qu'il regarde, sur le statut des images, sur la manière dont on regarde les images de la guerre. Parce que c'est le sujet du film.

Tout le film vise à nous faire entrer progressivement dans le regard de Camille. Au début, on la regarde un peu de l'extérieur : on voit une jeune femme idéaliste, passionnée certes, mais un peu naïve. Et progressivement notre regard change, on entre dans son point de vue, on épouse sa quête. Dans la dernière partie, son regard dirige notre regard. C'est comme si elle nous obligeait à regarder ces Anti-balaka autrement, à nous familiariser avec eux, jusqu'à ce plan subjectif où Camille dialogue avec deux jeunes Anti-balaka à qui elle demande si elle peut les prendre en photo. Tout d'un coup ces miliciens qui nous semblaient de prime abord violents et cruels se révèlent fragiles, presque tendres. Pour moi ce plan est le véritable aboutissement du film. C'est là qu'on comprend vraiment ce que Camille est venue faire là : chercher l'humanité.



Boris Lojkine

Normalien, agrégé de philosophie, auteur d'une thèse sur « Crise et Histoire », Boris Lojkine décide, à l'issue de sa thèse, de quitter l'université. Il referme les livres et part au Vietnam où il avait vécu précédemment et dont il a appris la langue, pour y vivre l'aventure. Il y réalise deux films documentaires, *Ceux qui restent* (2001) et *Les Âmes errantes* (2005), deux films qui racontent, côté vietnamien, le deuil impossible des

hommes et des femmes dont la vie a été traversée par la guerre. Avec *Hope* (2014), sa première fiction, il change de continent pour se plonger dans l'Afrique des migrants. Le film est présenté à la Semaine de la Critique à Cannes et reçoit des dizaines de prix dans les festivals internationaux (notamment 2 Valois au festival d'Angoulême). *Camille* est son deuxième long-métrage de fiction.

L'association Camille Lepage - On est ensemble

Fondée en septembre 2014 par la famille proche de Camille, ses parents et son frère, l'association « Camille Lepage – On est ensemble » a pour but de promouvoir la mémoire, l'engagement et le travail de Camille, mais aussi de contribuer à la protection de photojournalistes travaillant dans les zones de

conflit. Chaque année, l'association remet lors du festival Visa pour l'image à Perpignan un prix à un photojournaliste dont le travail témoigne d'un engagement personnel fort dans un pays, auprès d'une population ou pour une cause.

<https://www.helloasso.com/associations/association-camille-lepage-on-est-ensemble/adhesions/adhesion-association-2019>

associationcamillelepage@gmail.com

www.camillelepage.org

[Facebook.com/associationcamillelepage](https://www.facebook.com/associationcamillelepage)



LISTE ARTISTIQUE

Nina MEURISSE	Camille Lepage
Fiacre BINDALA	Cyril
Bruno TODESCHINI	Mathias
Grégoire COLIN	François
Augustin LEGRAND	Stol
Michael ZUMSTEIN	Michael
Ousnabee ZOUNOUA	Leila
Abdouraouf DIALLO	Abdou
Rafiki FARIALA	Étudiant
Mireille PERRIER	La mère de Camille
Antoine GOUY	Le frère
Auréliе MAZZEO	La copine
Sammy BANGAFAYE	Lieutenant anti-balaka
Kevin Pascal METTE	Commandant anti-balaka
Antonin SCHOPFER	Sergent français
Geoffrey BATEMAN	Sturges
Roch LEIBOVICI	Directeur Photo Libé

Réalisation	Boris LOJKINE
Scénario et dialogues	Boris LOJKINE et Bojina PANAYOTOVA
Produit par	Bruno NAHON
Productrice associée	Caroline NATAF
Production exécutive	Olivier COLIN
Photographie	Elin KIRSCHFINK SBC
Musique originale	Eric BENTZ
Montage	Xavier SIRVEN
Son	Marc-o BRULLE, Pierre BARRIAUD, Samuel AICHOUN
Casting	Adelaïde MAUVERNAY, David BERTRAND
Décors	Jan ANDERSEN
Direction de Production	Pascal METGE
Scripte	Bojina PANAYOTOVA
1er assistant réalisateur	Antonin SCHOPFER
Direction de post-production	Astrid LECARDONNEL

Photographie **Camille LEPAGE** avec l'aimable autorisation de la **famille LEPAGE**
et de la **FONDATION CAMILLE LEPAGE**

Une production	UNITÉ DE PRODUCTION
avec la participation du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, CANAL+ et CINÉ+
avec les soutiens de	LA RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC et LA PROCIREP
en association avec	INDÉFILMS 7 et PYRAMIDE DISTRIBUTION
Ventes Internationales	PYRAMIDE INTERNATIONAL

France, République centrafricaine | 2019 | 90 MN | 5.1 | 1:5 | Couleur

LISTE TECHNIQUE

